

Bulletin d'histoire politique

Simon Nadeau, *L'autre modernité*, Montréal, Boréal, collection « Liberté grande », 2013, 235 p.

Lucie Robert



Volume 24, Number 2, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035076ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035076ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, L. (2016). Review of [Simon Nadeau, *L'autre modernité*, Montréal, Boréal, collection « Liberté grande », 2013, 235 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 24(2), 236–238. <https://doi.org/10.7202/1035076ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Simon Nadeau, *L'autre modernité*, Montréal, Boréal, collection « Liberté grande », 2013, 235 p.

LUCIE ROBERT
Études littéraires, UQAM

Prix Gabrielle-Roy 2013, attribué par l'Association des littératures canadienne et québécoise, *L'autre modernité* de Simon Nadeau est un essai composé de neuf chapitres et divisé en deux parties séparées par un « Intermezzo ». L'auteur ancre sa démarche dans l'histoire culturelle du Québec pour remettre en question le « passage à la modernité » de la littérature tel qu'établi par la tradition critique. Dans la première partie, il relit des œuvres peu étudiées qu'il joute à des œuvres mieux connues, pour montrer qu'il existe une *autre* lecture possible, voire un autre récit à faire, de la modernité littéraire québécoise. Celle-ci reposerait sur « l'émergence de l'individu, d'une subjectivité réflexive et d'un espace intérieur » (p. 7), en marge de toute démarche collective ou communautaire. De ce point de vue, les œuvres européennes convoquées dans la deuxième partie ont d'abord pour fonction de contribuer à définir et à légitimer le point de vue adopté, à donner une certaine profondeur à cette suite d'investigations littéraires et philosophiques dont, conformément à la définition que l'auteur donne de l'essai comme genre, « l'enjeu est toujours de jeter quelque lumière sur soi et le monde. (p. 7) »

Par son titre même, *L'autre modernité* s'inscrit donc dans la différence, voire dans la contestation, et ultimement dans la contre-proposition. La notion de modernité mise en cause reste toutefois fuyante et il faut saisir les paramètres dénoncés pour en trouver une définition cohérente. Nadeau n'est pas le premier à refléter une sorte d'angoisse devant un monde dépourvu de sens, où les individus paraissent de plus en plus comme des coquilles vides qui surfent dans les allées des supermarchés autant que

sur les réseaux sociaux. On pourra cependant discuter cette thèse qui fait remonter à la Révolution tranquille et à l'action collective l'origine de la tragédie contemporaine. De celles-ci aurait jailli une première modernité qui a conduit à la pensée souverainiste, syndicale, écologiste (il y en a pour tout le monde) et qui s'apparente aux « religions séculières » qu'avait définies Raymond Aron. Les œuvres littéraires sont donc relues de ce point de vue, à la recherche d'un « écart créateur » (p. 197).

Telle pensée a des conséquences disciplinaires. Elle amène l'auteur à réviser l'histoire littéraire du Québec telle qu'elle a été pensée depuis la Révolution tranquille, à mettre certains écrits et auteurs de côté (Hubert Aquin, Gaston Miron, *Parti pris*), et à en privilégier d'autres. Reviennent les références à *Cité libre*, Saint-Denys Garneau, Jean-Charles Harvey, Ringuet, Pierre de Grandpré, Paul Toupin, Jean Éthier-Blais. Ce sont là des références à la pensée libérale, rouge comme l'était jadis l'œillet à la boutonnière de Pierre Elliott Trudeau. Rien là de bien étonnant. En études littéraires, on construit les corpus comme on veut, pour leur faire dire ce qu'on veut. Plus intéressante dans cette posture révisionniste est la désignation de ce corpus comme « canadien-français ». Il y a là comme le regret d'une communauté perdue et le rejet des communautés actuelles. De sorte que la lecture du corpus littéraire ne se prolonge pas aux œuvres contemporaines. Et l'on reste un peu songeur devant le fait que ce Canada français ne déborde jamais les frontières du Québec.

Si la relecture des œuvres « canadiennes-françaises » permet de tracer une filiation dans la quête de cette individualité émancipatoire que désigne l'*autre modernité*, c'est la pensée européenne qui permet d'en saisir les contours. L'auteur l'écrit : « Le créateur canadien-français sera donc toujours plus ou moins une sorte de provincial, qu'il ait ou non son État-nation dûment identifié (p. 196) ». « Européenne » est pourtant un bien grand mot, puisqu'il ne sera question que de quelques œuvres (Rousseau, Goethe, Hesse) lues à travers la pensée de Valéry, Thoreau et Nietzsche. Que des hommes évidemment, bien bourgeois et bien conservateurs, aucun qui n'ait montré une quelconque solidarité avec ses semblables, tous bien universels, mais d'une universalité étroite, c'est-à-dire qu'elle exclut toute l'humanité souffrante et les trois-quarts de l'autre. Doit-on dès lors s'étonner du caractère abstrait de cette proposition qui fait de l'individu dénué de toute socialité le dépositaire de l'universalité : « l'universel [...] ne saurait être atteint autrement que par l'approfondissement du singulier » (p. 124). Aussi, l'idéal de la civilisation serait donc dans une sorte d'« utopie monastique », formée par des « groupes de croyants hors les murs sur la base d'une libre association » (p. 171), sans identité collective autre.

Dans sa relecture de Rousseau, Nadeau discute essentiellement du *Contrat social* et des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, dont on rappellera

qu'elles présentent aussi un abandon progressif de la chose politique. Là est sans doute ce qu'il faut entendre en premier lieu dans la critique de la littérature dite « québécoise », où l'adjectif apparaît comme le surgissement du politique dans la catégorie esthétique du littéraire. Née de la Révolution tranquille, cette littérature aurait été trop soumise aux enjeux sociétaux. Le retour à la littérature canadienne-française qui, indépendante de ces enjeux, n'est toutefois que la création d'une utopie rétrospective, car on admette que l'adjectif « canadien-français » n'est pas plus neutre que l'autre. Il en est de même de cette Nouvelle-France imaginaire, objet du dernier chapitre, qui pose l'aventure américaine comme une autre utopie, qui « aurait permis à quelques milliers de Français contemporains de Descartes d'échapper dans une certaine mesure au développement du rationalisme philosophique européen » (p. 217), dans « une *liberté retrouvée*, vers le pays du non-savoir, ce pays de toutes les origines et de tous les recommencements, ce pays aux territoires en fuite d'où sourd la présence de l'être. (p. 225) »

Balancer l'engagement sous toutes ses formes en même temps que le rationalisme et même le savoir scientifique, voilà qui s'apparente à un geste désespéré. On aura compris que l'essai de Simon Nadeau est là pour provoquer et qu'il adopte plus volontiers la posture du polémiste que celle de l'essayiste. En témoigne le vocabulaire sans nuance (la communauté est diversement « cohorte », « troupeau » et « intégrisme culturel » ; la culture contemporaine est « bavardage » et « nigauderie »), les critiques sans références, les procès d'intentions, les raccourcis méthodologiques. Les fort belles pages consacrées à Saint-Denys Garneau contrastent avec les trop rapides commentaires sur l'œuvre de Jean-Charles Harvey et avec le tissu de lieux communs qui idéalisent la Nouvelle-France au point d'en faire « une reprise de la genèse du monde et des civilisations humaines » (p. 218), comme si l'Amérique avait alors été vierge de toute population autochtone. Quant à la modernité proposée, on se demande bien en quoi elle est *autre*. Car les historiens et sociologues de la littérature connaissent bien ce langage, né avec la théorie de l'art pour l'art et institué en Europe dès le milieu du XIX^e siècle, qui fonde la modernité littéraire sur l'exigence d'autonomie. Nadeau n'est pas le premier à réclamer la dépolitisation du fait littéraire au Québec et l'on se demande surtout pourquoi il y revient maintenant.